

COMPTES RENDUS

Klincksieck | « [Revue de littérature comparée](#) »

2017/1 n° 361 | pages 85 à 123

ISSN 0035-1466

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2017-1-page-85.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *Revue de littérature comparée* 2017/1 (n° 361), p. 85-123.

Distribution électronique Cairn.info pour Klincksieck.

© Klincksieck. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

textes (p. 172, 200) est à cet égard significatif.

Peut-être certains textes auraient-ils mérité, selon un autre rythme, un moment de lecture exclusive au lieu de remarques pénétrantes, justes, mais disséminées. Je pense en particulier à *L'Arc et la Lyre* (qui doit son titre adversatif... à Héraclite) et à sa large vingtaine d'allusions à l'Orient qui portent quasiment toutes sur le mystère qu'est l'écriture du poème. C'est pourquoi, sur ce point comme sur bien d'autres, on saura gré à H.-P. Lambert d'avoir mis en lumière, au long d'une passionnante lecture, le lien constant et complexe entre l'expérience de l'étranger et la réflexion sur l'invention poétique.

— Daniel-Henri PAGEAUX

Nicolas HOSSARD (dir.), « Francophonies barbares », *Francofonia*, n° 70, Bologne, Printemps 2016.

À une époque où la néo-barbarie est volontiers interrogée, le numéro de *Francofonia* dirigé par Nicolas Hossard propose sept articles précédés d'une introduction destinés à « penser la francophonie par la barbarie ». De prime abord, l'intention semble passablement provocatrice — l'auteur pourrait passer pour « un barbare en Francophonie » —, arguant que la francophonie littéraire a été surdéterminée par la discursivité barbare, — un discours sur l'autre —, le barbare radicalisant les oppositions entre centre et périphérie, civilisation et sauvagerie. Nicolas Hossard force l'analogie et envisage les propositions critiques francophonistes qui insistent sur l'oralité, sur les questions d'identité et d'appartenance ainsi que sur les faits langagiers et linguistiques comme conférant un caractère barbare à ces littératures. Bref, la critique francophoniste aurait une fonction « barbarisante » tout comme il y aurait un devenir-actif de la barbarie au sein de la langue française.

L'origine « francophone » du motif barbare dans la littérature de langue française remonte au Genevois Jean-Jacques Rousseau, qui place son *Discours sur les sciences et les arts* et ses *Dialogues* sous les auspices d'un vers d'Ovide : « *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis* ». Mais l'on sait que le « premier Francophone » a rapidement été annexé par le centre pour entrer dans le panthéon national français. Nicolas Hossard lit dans l'œuvre de Rousseau « une scène primitive de la francophonie », c'est-à-dire le geste qui inscrit la voix dans la littérature de langue française tout en mettant le phonocentrisme philosophique à l'œuvre. Il présente également Rimbaud comme poète fondateur car le motif barbare rimbaldien aurait, en quelque sorte, préparé et libéré l'espace littéraire francophone, ce qui permet de relier Rimbaud à Kateb Yacine et Aimé Césaire — le nègre étant un avatar du barbare, image lui-même du poète.

Parmi les autres articles, Maria Chiara Gnocchi explore la barbarie proche, notamment chez les auteurs belges et suisses, mais aussi dans les œuvres d'écrivains régionalistes. Au début du XX^e siècle, la barbarie s'oppose au nationalisme, au centralisme et favorise une ouverture aux cultures étrangères. D'un point de vue esthétique, la dimension barbare s'inscrit dans une langue caractérisée par les régionalismes et les inflexions orales. La barbarie devient un critère de modernité littéraire tout en affichant une continuité entre littératures française et francophone. L'article de Bernadette Cailler s'appuie sur le roman de Raphaël Confiant, *Le Barbare enchanté*, centré sur l'aventure martiniquaise de Paul Gauguin dont le regard n'est pas indemne de préjugés colonialistes. Il s'agit de sortir des mythes, de se désenchanter face aux séductions des paysages envoûtants de la Martinique selon une dialectique entre culture et barbarie. De son côté, Marjorie Jung examine la figure de l'homme nouveau dans l'œuvre de Frantz Fanon à travers la mise en place d'une véritable discursivité barbare et la création d'une poétique

ad hoc. La dynamique ontologique qui anime l'homme nouveau trouve son origine dans une conversion de la violence fondatrice du colonialisme. Dans son étude consacrée au récit *L'Africain* de Le Clézio, qui inclut quinze photographies prises par le père de l'auteur, Valeria Sperti recense les « effets barbares » extérieurs liés à la colonisation et à la relation au sauvage, notamment dans une perspective ethnopsychologique, et les « effets barbares » intérieurs liés à la relation père-fils, les deux catégories associant barbarie et inquiétante étrangeté.

À travers une approche linguistique et stylistique de la notion de barbarie, Ibrahima Diouf fait de *Batouala* de René Maran « un véritable roman barbare », une œuvre fondatrice de la négritude. S'il existe une humanité barbare, elle réside dans un regard qui refuse toute altérité à l'autre. Chloé Vandendorpe s'intéresse, quant à elle, à un autre phénomène linguistique, la langue de Kossi Efoui. La barbarie entendue comme violence paroxystique dans un état d'impunité se trouve rationalisée et comprise par une langue devenue amnésique. Kossi Efoui propose une poétique de la barbarie fondée sur le balbutiement, la déréalisation et la déstabilisation, contre tout effet de spectacularisation promu par les médias. L'article est suivi d'un entretien de Chloé Vandendorpe avec Kossi Efoui sur le rapport entre la barbarie et la langue, « Mon poste d'observation, c'est la langue ».

Le numéro 70 de la revue *Francofonie* présente des analyses fines d'œuvres francophones originales et souvent peu étudiées, mais l'interprétation métaphorique et analogique de la notion de barbarie telle qu'elle est proposée paraît parfois forcée et aboutit à une forme d'abstraction qui n'emporte pas toujours la conviction. La francophonie, concept contesté s'il en est dans le domaine littéraire, est ici couchée sur un lit de Procuste critique qui a cependant le mérite de la faire sortir des cadres convenus, tout comme la réflexion sur la barbarie échappe aux approches historiques, géopolitiques ou éthiques qui lui sont habituellement appliquées.

— Yves CLAVARON

Juvénal NGORWANUBUSA, *Le Regard étranger. L'image du Burundi dans les littératures belge et française*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. « Documents pour l'Histoire des francophonies/Afriques », n° 37, 2014, 216 pages.

Il faut lire cette étude non pas seulement comme une contribution à un champ de recherches comparatistes — l'imagologie — mais aussi comme le troisième volet d'une vaste enquête menée en solitaire depuis quelques années sur l'identité, le passé et peut-être le devenir du Burundi. Formé à l'Université catholique de Louvain, Juvénal Ngorwanubusa ne s'est pas contenté de multiplier les recherches et les lectures. Il a mené de front une carrière de chercheur à l'université de Bujumbura, titulaire de la Chaire Unesco (droits de l'homme et résolution pacifique des conflits), puis un engagement social et politique en tant que ministre de la Fonction publique, du travail et de la sécurité sociale, enfin une activité qui se présente peut-être comme la volonté originale de fédérer les deux précédentes : l'écriture romanesque.

C'est par elle qu'il a commencé ce que son préfacier, Marc Quaghebeur, inlassable avocat de la cause francophone, n'hésite pas à présenter comme une « trilogie » : d'abord un « récit », *Les Années avalanche* (Bruxelles, 2012), « pour mettre en scène les contradictions qui déchirèrent le pays après le retour à l'indépendance en 1962 » (p. 9), puis *La Littérature de langue française au Burundi* (Bruxelles, 2013), première anthologie du genre, « fruit de nombreuses années de travail » (p. 10), enfin la présente étude qui utilise l'analyse d'images et de représentations étrangères comme moyen d'interrogation et d'investigation de l'espace burundais.

Un problème majeur auquel s'est heurté J. Ngorwanubusa a été celui du corpus dans ses dimensions littéraires et culturelles, comme si la nature même des textes retenus — peu nombreux au demeurant — risquait de jeter une ombre sur